

**Zeitschrift:** FemInfo / Verein Feministische Wissenschaft Schweiz = Association suisse femmes, féminisme, recherche  
**Herausgeber:** Verein Feministische Wissenschaft Schweiz  
**Band:** - (2016)  
**Heft:** 43

**Artikel:** (Re)mettre la langue au service de nos voix  
**Autor:** Pahud, Stéphanie  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-1098634>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

### (Re)mettre la langue au service de nos voix<sup>1</sup>

TEXTE\_STÉPHANIEPAHUD,LINGUISTE(MER,EFLE/UNIL) : Les langues sont des organismes vivants et in(dé)finiment perméables aux évolutions des mondes à dire. Mais des résistances idéologiques peuvent prêter cette plasticité. Les mises en discours du sexe et du genre, en tant qu'elles interrogent notre « capacité à façonner nos identités dans des reformulations graphiques et sémantiques » (Abbou 2013), sont des espaces privilégiés d'observation des relations tumultueuses entre ressources langagières, besoins identitaires et idéologies.

Dans son Plaidoyer pour les mots, l'éditeur Maurice Delamain offre un résumé lucide – et toujours d'actualité près de 50 ans plus tard – de la question du genre des mots : ce chapitre « a offert aux savants un tel chaos

qu'ils ont tout de suite renoncé à en tirer une quelconque philosophie » (1968 : 233). En termes pratiques, les possibilités de féminisation, et plus globalement de diversifications des représentations discursives des individus, ne manquent pas<sup>2</sup>. Mais chaque proposition (composition, dérivation, slash, tiret, parenthèses, majuscule, point surélevé, etc.) est passée au crible d'une grille d'évaluation normative : les nouvelles élaborations suivent-elles des moules morphologiques existants ? sont-elles vi-lisibles ? sont-elles techniquement aisées ? sont-elles validées par les instances légitimes ? ; accentuent-elles la différence entre les sexes ou l'effacent-elles<sup>3</sup>? (Abbou 2013 ; Elmiger 2013). En termes idéologiques, vouloir faire coïncider genre grammatical et identités de genre et/ou de sexe n'est de loin pas une

---

1 Cette contribution reprend quelques éléments de deux articles parus antérieurement : « Ce que la langue fait aux sexes, et l'inverse », *Les Quotidiennes*, 8 août 2012 ; « Infémination artificielle », *Allez Savoir*, 61, septembre 2015.

2 On trouvera notamment chez Abbou (2013) un résumé des différentes stratégies imaginées depuis le début des années 2000.

3 Dans une école maternelle de Stockholm, on a proposé d'utiliser un pronom neutre, « hen » (mélangeant « han », « il », et « hon », « elle »), inventé dans des cercles féministes dans les années 1960, pour ne pas imposer aux enfants les préjugés liés à leur sexe (Erland Gadelii et Hylen 2013).

4 [www.academie-francaise.fr/actualites/feminisation-des-titres-et-des-fonctions](http://www.academie-francaise.fr/actualites/feminisation-des-titres-et-des-fonctions)

démarche unanimement louée. Pour l'Académie française, « brusquer et forcer l'usage reviendrait à porter atteinte au génie de la langue française et à ouvrir une période d'incertitude linguistique » (2014 : 85) : « genre discriminatoire au premier chef », le féminin devrait même être évité<sup>4</sup>. Plusieurs chroniques de Maurice Druon – écrivain et politicien français, Secrétaire perpétuel de l'Académie française de 1985 à 1999 – tirées de la rubrique « Le bon français » du Figaro, sont emblématiques de cette posture conservatrice. En voici un aperçu :

*Madame le Ministre, Monsieur la souris (26 juin 1997) : Elles sont étranges, ces dames ! Elles gémissent ou glapissent, à longueur de législature, qu'elles sont insuffisamment représentées dans la vie publique, qu'on ne leur attribue pas assez de sièges au Parlement, qu'elles sont victimes d'un injuste discrédit politique ; elles dénoncent le statut discriminatoire dans lequel on les tiendrait ; en un mot comme en cent, elles se plaignent de n'être pas traitées à l'égal des hommes. Or, dès qu'elles le sont, les voilà qui exigent de se faire reconnaître une différence. Qui donc a dit qu'elles n'étaient pas les mieux douées pour la logique ? [...] Souris, grenouille, cigogne, sont du genre féminin. Une cigogne mâle reste une cigogne. Et l'on ne voit pas que La Fontaine eût écrit dans une fable « monsieur la souris ». (Druon 1999 : 103 et 105)*

On trouve une traduction sociologique de ce purisme chez Heinich, se déclarant « chercheur » au CNRS :

*« Chercheuse » laisse entendre que ma qualité de femme doit intervenir dans l'appréciation de mes travaux, alors qu'elle est, à mon sens, une probable donnée de fait [...] mais en aucune façon un principe, une visée, une revendication – puisque tout ce que je revendique et à quoi je tends, de toutes mes forces, c'est que mes travaux aient une valeur objective, indépendamment de ma personne ». (2000 : 170-171)*

Scandaleux pour certain\_e\_s, ce plaidoyer pour le masculin générique – idéalement pour un neutre – est tenu au nom de la libération du poids de l'identité sexuée et signe un féminisme universaliste :

*Mon combat féministe, c'est que ce ne soit pas la femme qu'on juge dans un colloque, un séminaire ou une publication - mais le chercheur. Mon combat féministe, c'est que je puisse circuler dans la rue sans que me soit incessamment signifiée, par les regards, ma condition de femme. Mon combat, en un mot, c'est de militer pour la suspension de la différence des sexes dans les contextes où elle n'a rien à faire ! [...] je milite pour le droit - authentiquement féministe, je le soutiens - à la pluralité identitaire : femme*

*quand je le veux, et seulement quand je le veux.  
(Heinich 2000 : 174-175)*

En prenant appui sur les réflexions consacrées à la « situation » des discours scientifiques<sup>5</sup>, on ne peut cependant que regretter ce postulat de déconnexion entre recherches et « personne ».

Alors que toutes sortes d'onomatopées, d'emprunts et d'acronymes rentrent régulièrement – et en faisant à peine sourciller – dans les dictionnaires, le langage « épïcène » déchaîne systématiquement les passions. Et si les opposant\_e\_s invoquent un souci de « correction » orthographique et morphosyntaxique, du respect de « la » langue, ce sont dans les faits des résistances idéologiques et émotionnelles que l'adaptation du langage à de nouveaux imaginaires de sexe et de genre suscite. Plaider l'évitement de l'homonymie (une « marine » / la « marine »), de l'homophonie (la « maire » / la « mère ») ou de la dysphonie (« écrivaine » sonnerait mal en raison de la présence de « vaine ») relève d'une argumentation fallacieuse : le contexte a toujours permis de ne pas confondre la « coiffeuse » qui

coupe les cheveux avec le meuble utilisé pour se coiffer, et l'on n'a jamais déploré qu'« écrivain » rime avec « vain ». Quant à l'accord de proximité (« les garçons et les filles sont rentréEs »), qui éviterait une forme de domination masculine symbolique, ce n'est pas une « aberration postmoderne », puisqu'il était déjà en vigueur en ancien français et l'est resté jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle. Enfin, il n'a bien évidemment jamais été question non plus de tomber dans le « prêt-à-féminiser » projeté avec angoisse par Heinich :

*Pourquoi donc ces « résistances »? Faut-il les considérer, au sens freudien, comme l'effet d'un « refoulement » qui m'amènerait à renier ma féminité, à trahir la cause des femmes, à m'identifier au masculin pour mieux assurer ma carrière, comme le suggèrent certaines féministes à l'opprobre facile? Ou bien faut-il les considérer, au sens politique, comme une entreprise de « résistance » à l'imposition arbitraire et totalitaire d'un ordre dans lequel je ne me reconnais pas – fût-il imposé par des consœurs, des alliées dans la lutte contre le machisme ambiant dont je suis, si souvent, amenée à me plaindre? Je vais, bien sûr, plaider pour la seconde acception. (2000 : 171)*

---

5 « Feminist empiricists consider how feminist values can legitimately inform empirical inquiry, and how scientific methods can be improved in light of feminist demonstrations of sex bias in currently accepted methods. » (Anderson 2015 : en ligne)

Nulle instance (scientifique ou administrative) n'entend basculer vers une « imposition arbitraire et totalitaire ». Libre à qui retient pour argument que le genre grammatical d'un mot n'est pas a priori en lien avec le sexe de l'objet qu'il désigne et que ce n'est ainsi que par convention que, sous nos latitudes, la lune est une fille et le soleil un garçon, de continuer à se servir du masculin générique. La créativité linguistique est au service de nos positionnements identitaires (Greco 2013), quels qu'ils soient : sexe et genre sont ainsi à construire, déconstruire et reconfigurer au fil des discours. Rappelons-nous que la langue est « un lieu de négociation politique du monde », et, partant, « un lieu de lutte, que ce soit pour y analyser la production des normes de genre, ou par sa capacité de nommer de nouvelles réalités potentielles » (Abbou 2015 : 37). Comme le note Boutet, puisque « l'activité de langage implique que chaque individu utilise une langue extérieure et collective, des mots qui appartiennent nécessairement à tout le monde, pour exprimer une expérience unique », « le matériau sémiotique à disposition de tous est toujours faillible et lacunaire au regard des expériences singulières » (Boutet 2016 : 250). Nos identités sont par ailleurs mobiles. Il s'agit donc à tout prix d'éviter l'imposition par principe de nouvelles normes – qui seraient forcément sclérosantes – et d'encourager de préférence des investissements

singuliers, dans l'esprit du féminisme queer, dont les « scénarios misent plutôt sur la résistance aux normes de genre et sur des micropolitiques que sur la seule dénonciation de l'oppression et de la domination masculine » (Bourcier et Moliner 2012 : 32-33). Il serait notamment opportun de réfléchir à des moyens de déstabiliser la binarité hommes/femmes. Mais pour se libérer de vi-lisibilités réductrices voire trompeuses, il est nécessaire de faire preuve de réflexivité et de se rendre « étranger » à sa/ses langue/s pour trouver des manières de nous dire idiosyncrasiques et circonstancielles. À cet égard, l'écrivaine et essayiste Monique Wittig offre un exemple littéraire de réappropriation morphosyntaxique de la langue :

*J/e suis habitée, j/e ne rêve pas, j/e suis introduite par toi, j/e dois à présent lutter contre l'éclatement pour continuer m/a perception globale, j/e te rassemble dans tous m/es organes, j/e m//éclate, j/e m/e rassemble. (1973 : 172-173)*

*À travers les facettes de m/es yeux j/e n'ai pas une vision unitaire de ton corps, tu es diversifiée, tu es différée, j/englobe fou à coup des indices de tes bras des fragments de ton ventre une partie d'épaule une de tes nymphes, j/e te vois partout à la fois, une ivresse m/e prend, j/e t'appréhende en miettes innombrable, j/e m/e perds dans ta*

*géographie, m/a trompe minutieusement te palpe, ainsi accrochée à toi par mes six pattes j/e m/e mets m/a délectable à battre m/es ailes contre ton dos, une poudre fine d'un bleu éclatant se répand sur tes épaules dans tes cheveux, m/on mouvement devient efficace j/e te décolle, j/e te soulève, j/e t'arrache, j/e t'emporte en volant tout endormie au-dessus de la mer. (1973 : 109)*

L'auteure rompt l'unité du pronom pour dire la diversité et le caractère « innombrable » du sujet, mais reste dans les limites d'une intercompréhension préservée. Il est donc possible de se servir des signes communs pour leur faire parler une langue propre, dénaturalisée et repolitisée. Mais il est de la responsabilité de chacun, comme le souligne Houdebine-Gravaud, de réfléchir à des modes d'appropriation conséquents et contextuellement consonants, qui (re)mettent la langue au service de nos voix :

*C'est que le rapport langue/individu-e/société n'est pas simple. Une langue catégorise les données de l'expérience, les visions du monde, mais ne les emprisonne pas ; d'où la responsabilité de chaque sujet parlant qui en parlant actualise la langue et peut la changer ainsi que les mentalités. Or pour transformer celles-ci, il faut changer tant les structures sociales que les paroles des sujets, leur façon de dire et leur façon d'écouter.*

*Question d'énonciation, de style, pas seulement dans les écrits littéraires, mais dans l'écriture que peuvent être une parole singulière, et une façon d'agir, de vivre. (2001 : 106-107)*

### Références bibliographiques

- Abbou Julie (2013) : « Pratiques graphiques du genre », Langue et cité, 24.
- Abbou Julie (2015) : « Des hyènes galeuses et agressives à la bouche écumante » : une analyse rhétorique de l'antiféminisme pamphlétaire ». Lamoureux, Diane & Francis Dupuis-Déri. Les antiféminismes. Analyse d'un discours réactionnaire. (Montréal : Les Éditions du remue-ménage), pp. 37-54
- Académie française (2014) : Dire, ne pas dire. Du bon usage de la langue française, Editions Philippe Rey.
- Anderson, Elizabeth. 2015. « Feminist Epistemology and Philosophy of Science ». The Stanford Encyclopedia of Philosophy [En ligne], consulté le 1er juin 2016. URL : <http://plato.stanford.edu/entries/feminism-epistemology/>.
- Bourcier, Marie-Hélène & Alice Moliner. 2012. Comprendre le féminisme (Paris : Max Milo)

- Boutet Josiane (2016) : Le pouvoir des mots. Nouvelle édition, Paris, La Dispute.
- Delamain Maurice (1968) : Plaidoyer pour les mots. Un essai de phonétique expressive, Paris, Stock.
- Druon Maurice (1999) : Le « Bon Français », Monaco, Éditions du Rocher.
- Elmiger Daniel (2013) : « Pourquoi le masculin à valeur générique est-il si tenace en français ? », *Romanica Olomucensia*, 25.2, pp. 113-119.
- Erland Gadellii Karl et Isabelle Hylén (2013) : « Un pronom neutre : hen en suédois », *Langue et cité*, 24.
- Greco Luca (2013) : « Langage et pratiques « transgenres » », *Langue et cité*, 24.
- Heinich Nathalie (2000) : « Le repos du neutre. Pourquoi je résiste à la féminisation des noms de métiers », in « Autour du livre de Anne-Marie Houdebine La féminisation des noms de métiers », *Travail, genre et sociétés*, 3, pp. 170-175.
- Houdebine-Gravaud, Anne-Marie. 2001. « La féminisation des noms de métiers en français ». *Stistrup Jensen, Merete. Nature, langue, discours* (Lyon : Presses Universitaires de Lyon), 95-107
- Wittig, Monique. 1973. *Le corps lesbien* (Paris : Minuit)